

La réserve montagnaise de La Romaine Pour une maison identitaire

André Casault

Number 80, Spring 1999

La Côte-Nord : pays de la démesure

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16665ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Casault, A. (1999). La réserve montagnaise de La Romaine : pour une maison identitaire. *Continuité*, (80), 48–49.

LA RÉSERVE MONTAGNAISE DE LA ROMAINE

Pour une maison identitaire



Vue des maisons de la réserve. Pour construire en ligne droite, on a malheureusement utilisé de la machinerie lourde qui a complètement détruit la végétation.

Photo : André Casault

Il en va des maisons comme de leurs habitants : c'est dans leur singularité qu'elles expriment leur identité. C'est pour habiter un espace qui soit le reflet de leurs besoins et de leur culture que les Innus de La Romaine collaborent actuellement à un projet en partenariat avec l'École d'architecture de l'Université Laval.

Par André Casault

La Romaine est située sur la Basse-Côte-Nord à plus de 1000 kilomètres de Québec. Son site, sur la rive Nord du golfe Saint-Laurent, se divise en deux parties : le village à l'ouest, où résident environ 250 habitants (des Blancs pour la plupart), et la réserve autochtone à l'est, où l'on retrouve un peu plus de 800 Montagnais, ou Innus, tels qu'ils se désignent eux-mêmes. Une simple rue délimite les deux territoires. Il y a un peu plus d'un siècle que les premiers habitants se sont installés du côté du village. Bien avant 1954, année de la création de la réserve et du début de la sédentarisation des autochtones, le site de la

réserve était un campement que les Innus occupaient durant la période estivale. Ils s'y adonnaient à la pêche au saumon.

DEUX FAÇONS D'HABITER L'ESPACE

Les quelque 40 ou 50 maisons du village adoptent un mode d'implantation que l'on pourrait qualifier de vernaculaire. L'implantation varie en effet en fonction du temps, des habitudes et des coutumes locales, de la volonté de chaque habitant. Les maisons, modestes et simples, diffèrent les unes des autres, mais l'ensemble demeure néanmoins harmonieux. Les rues évitent les accidents de terrain et obéissent aux exigences de la topographie. Nature impose. Ici et là, quelques clôtures blanches, un peu de gazon et des rochers à fleur de sol avec lesquels il faut bien composer.

Un village qui ressemble à beaucoup d'autres villages traditionnels de la côte.

Du côté de la réserve, les choses sont assez différentes. Les maisons se ressemblent beaucoup plus. On y trouve quelques modèles de base, avec très peu de variantes, et il n'y a pratiquement pas de différences entre les maisons d'un même modèle. Les rues, rectilignes, se rencontrent à angle droit et forment des îlots de maisons rectangulaires. On se croirait, en regardant uniquement les maisons, dans une banlieue typique du Québec. Il faut dire que le processus de création y est assez semblable : il est imposé de l'extérieur et est en général centralisé. Ici, par contre, rares sont les clôtures et nombreux les sentiers qui se coupent et s'entrecroisent entre les maisons, ignorant les limites de

lots. Pour construire en ligne droite ces rues et ces alignements de maisons, on a dû préparer la place à l'aide de bulldozers. Résultat: la végétation très fragile dans ce coin de pays aride, qui avait mis nombre d'années à s'implanter, n'a pas résisté et a cédé la place au sable. En outre, les vents particulièrement forts de la Basse-Côte-Nord rendent pratiquement irréalisable tout aménagement paysager conventionnel.

Dans la réserve, tout semble en chantier. La plupart des maisons sont levées pour permettre de rehausser les fondations afin, semble-t-il, de résoudre des problèmes d'infiltration d'eau dans les caves. Ici, on change une fenêtre; là, une porte ou tout le revêtement extérieur. «Il y a constamment des réparations à effectuer sur les maisons», déclare M. Sylvestre Mullen, directeur de l'habitation sur la réserve.

À l'intérieur des maisons, c'est la même chose. Même sentiment étrange. Comme si tout clochait ou n'était pas à sa place. Peu de meubles. Matelas posés sur le plancher, sans sommier. Ni commode ni fauteuil dans les chambres à coucher. Absence de portes aux garde-robes ou aux espaces de rangement. En fait, on vit et on fait les choses différemment sur la réserve. Mais, quelqu'un, quelque part (qui? où?) persiste à vouloir construire des maisons qui ne conviennent pas. Comme s'il n'y avait qu'une façon valable d'habiter. Comme si la préparation des repas nécessitait forcément une cuisine laboratoire. Comme si tout le monde devait regarder la télévision bien assis dans un sofa au salon. Comme si on ne pouvait ranger linge et habits que dans des tiroirs de commode ou des garde-robes.

Les signes tangibles de l'inadéquation entre les modes de vie et les espaces domestiques, entre les activités quotidiennes et les habitations, sont l'expression d'une résistance. Une résistance des Innus aux typologies résidentielles que l'on essaie de leur imposer depuis déjà quelques décennies. Elle est sans doute inconsciente cette résistance, car très peu d'Innus critiquent explicitement les maisons qu'on leur construit. Mais elle n'en demeure pas moins présente. Résistance positive qui démontre de façon implicite la vivacité de cette culture.

CONCEVOIR UNE MAISON ADAPTÉE

C'est dans ce contexte que le Conseil de bande des Innus de La Romaine a adressé une demande de collaboration à l'École d'architecture de l'Université Laval. Ainsi,

depuis le 11 janvier dernier, un groupe de 17 étudiants travaille, dans le cadre d'un atelier de design intitulé «Projet interculturel», à un projet de conception de prototypes de maisons durables et adaptées au mode de vie des Innus de La Romaine. L'objectif est simple mais difficile à atteindre: concevoir une maison qui répondra aux besoins actuels des Innus de La Romaine, une maison à laquelle ils s'identifieront. Ces étudiants en architecture ont commencé par effectuer des recherches afin de mieux connaître les habitudes de vie des Innus et leurs correspondances spatiales. Il leur fallait connaître l'histoire de leurs modes d'habiter, de l'époque primitive à l'époque coloniale. Des études archéologiques ont été consultées de même que la documentation sur les premières rencontres avec les Européens. Il leur faut comprendre les impacts de la traite des fourrures, ceux de la sédentarisation amorcée avec les premiers grands projets hydroélectriques, remonter l'histoire jusqu'aux dernières décennies avec la construction des maisons par le gouvernement fédéral et la Société canadienne d'hypothèque et de logements (SCHL). Cette première étape de prise de connaissance est primordiale, tout comme la participation des Innus pour en assurer la réussite.

Ensuite débute l'étape de la mise en forme des premiers prototypes. Il ne s'agit pas ici de créer, à partir de rien, une nouvelle typologie résidentielle. Il faut plutôt s'inspirer d'un processus vernaculaire afin que les prototypes répondent le mieux possible aux exigences des futurs résidents et correspondent à leur mode de vie actuel ainsi qu'à leurs aspirations. La première étape consiste donc à mettre en forme les connaissances acquises. Il s'agit en fait de formuler les règles ou les principes architecturaux qui doivent présider à la formation d'espaces domestiques. Sur la base de ces règles, les étudiants pourront explorer de nouvelles typologies résidentielles. Cette façon de faire devrait permettre de produire des prototypes qui seront présentés aux Innus sous la forme d'un rapport qui contiendra tous les dessins architecturaux (plans, coupes, élévations, ainsi que des croquis d'ambiance et des photos de maquettes). Quelques-uns de ces prototypes devraient répondre aux

Une tente traditionnelle érigée en périphérie de la réserve.

Photo: André Casault



Dans sa cour, une Innue prépare la banique, le pain traditionnel des Amérindiens.

Photo: Roger Côté

besoins des Innus, ce qui permettrait d'entamer un véritable processus de consultation. Une ou plusieurs maquettes grandeur nature pourront dès lors être réalisées et faire l'objet d'une consultation plus vaste. Éventuellement, quelques membres de la communauté pourraient tester les modèles dégagés à l'issue du processus.

Une telle démarche, bien qu'elle soit modeste, devrait contribuer à la formation d'architectes capables d'intervenir dans des milieux culturellement différents du leur. Ces professionnels pourront alors offrir leur expertise à des communautés dans un esprit de collaboration, c'est-à-dire sans oublier que ce sont les communautés elles-mêmes qui doivent présider à la création d'un environnement bâti qui réponde à leurs besoins spécifiques. En bout de ligne, n'est-ce pas une fonction importante de l'architecture de refléter, pour un groupe donné, une façon singulière et identitaire d'habiter l'espace?

■ André Casault est professeur à l'École d'architecture de l'Université Laval. Il supervise les étudiants qui participent au «Projet interculturel».

